



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome VI, 1843 – juin 1845, SAND (George), p. 923-958

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08446-4.p.0945](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08446-4.p.0945)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS¹

ALLART (Hortense). — 2893^D.

Cf. notice, t. II, p. 909.

ARAGO (François-Victor-*Emmanuel*). — 3157.

Cf. notice, t. III, p. 860.

ARAGO (*Étienne-Vincent*). — 3075, 3081, 3085, 3101, 3103.

Frère du grand astronome François Arago, et oncle d'Emmanuel, Étienne est né à Estagel (Pyrénées-Orientales) le 9 février 1802. Littérateur, et surtout vaudevilliste, il a écrit, seul ou en collaboration, une centaine de pièces. De 1830 à 1840 il dirigea le théâtre du Vaudeville. Ici nous le trouvons à la rédaction de *la Réforme* dont il avait été l'un des fondateurs. Ses convictions politiques républicaines lui firent exercer une opposition active pendant le règne de Louis-Philippe. En 1848 il deviendra directeur des Postes. Élu à la Constituante, il combattra Louis-Napoléon Bonaparte. S'étant, en juin 1849, dressé contre l'expédition de Rome, il sera condamné (par contumace) à la déportation : il était déjà réfugié à l'étranger d'où il ne reviendra qu'après l'amnistic de 1859. Il sera élu représentant en 1871, mais démissionnera presque aussitôt. Il est mort à Paris le 6 mars 1892.

ARMANON (Édouard Dousse d'). — 2768.

Nous manquons de renseignements d'état civil sur ce comte palatin, chevalier honoraire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, auteur de quatre brochures où les titres de l'auteur ne sont pas oubliés, et dont l'une semble indiquer une origine bordelaise. En 1835, à la suite de l'attentat de Fieschi, il avait été arrêté, parce qu'il avait, peu auparavant, élu domicile chez une dame Gomez (de petite vertu?), dans la maison même d'où Fieschi tira sur le cortège (50, bd du Temple). Il présenta sa défense dans une *Lettre adressée au Baron Pas-*

1. Les numéros renvoient aux lettres, et non aux pages.

quier, président de la Chambre des Pairs (autographiée), et fut mis hors de cause.

ARNIM (Élisabeth Brentano, dite Bettina, comtesse von Arnim). — 3111.

Sœur du poète Clément Brentano, Élisabeth, née le 4 avril 1785 à Francfort-sur-le-Main, éprouva pour Gœthe une admiration exaltée que l'écrivain sexagénaire accueillit avec une indulgence amusée et flattée. La publication de leur correspondance en 1835 la rendit célèbre. Elle avait épousé l'écrivain romantique allemand Achim von Arnim (1781-1831). Bettina a publié plusieurs ouvrages, dont celui que nous citons p. 826, n. 1, contenant des idées sociales hardies; et en outre sa correspondance avec Mlle de Günderode, les lettres de son frère Clément Brentano, etc.

La lettre de Bettina, envoyant à G. Sand trois brochures composées par son fils, lequel, « n'ayant jamais rien appris du communisme, l'a réinventé par ses propres moyens », a figuré dans un catalogue de la librairie Coulet et Faure (n^o 77, oct. 1962, pièce n^o 127).

Bettina est morte à Berlin le 22 janvier 1859.

AURE (Antoine-Philippe-Henri-Léon, vicomte d'). — 2626, 2800, 3122, 3125.

Il est né à Toulouse le 15 prairial an VII (3 juin 1799), fils de feu Antoine Daure-Cartier, lieutenant de gendarmerie (en période révolutionnaire, la suppression de la particule n'est pas la preuve d'une origine plébéienne, et nous n'en tirons pas de conclusions sur le bien-fondé des titres de vicomte, puis de comte, sous lesquels Antoine d'Aure a été connu). Ce célèbre homme de cheval a été écuyer en chef de l'école de cavalerie de Saumur, puis inspecteur des écuries de l'empereur, haut fonctionnaire de l'administration des haras. On lui doit de nombreux ouvrages d'hippiatrie (*Traité d'équitation*, 1834; *De l'industrie chevaline*, 1840; *Cours d'équitation*, 1853, etc.). A l'époque où G. S. entre en relations avec lui, il exploitait 49, Chaussée d'Antin, un manège construit par le comte de Rochemur sur un terrain appartenant aux hospices.

G. S. avait pu connaître au couvent des Anglaises sa femme, née Louise de Courteilles, qui s'y trouvait à la même époque (abbé Cédoz, *Un couvent de religieuses anglaises à Paris*, p. 466). Veuf, il se remariera avec une Mme de Solms, dont la fille Thérèse sera plus tard liée avec G. S.

Il mourra à Paris le 7 avril 1863.

AURIBEAU (Olympe Coubré, Mme d'Hesmivy d'). — 2701.

Olympe Coubré, née à Paris le 15 ventôse an XII (6 mars 1804), a épousé Alphonse-Joseph-Baptiste-Henry-Agapyte-Guillaume d'Hesmivy d'Auribeau, inspecteur des contributions directes, en poste à Nîmes lorsque G. S. y passa fin 1838, se rendant à Majorque. C'est là que les deux femmes font connaissance et sympathisent (cf. t. IV, p. 524, n. 2). Plus tard, les d'Auribeau viennent habiter Paris. Pendant quelque temps ils se trouvent même porte à porte avec G. S., au n° 6 du square d'Orléans. La correspondance retrouvée est très réduite par rapport à celle qui dut être échangée. M. d'Auribeau (dont il n'est jamais question) termina sa carrière comme directeur des contributions directes de Seine-et-Oise. Le couple avait deux enfants : Félix-Joseph (1824-1841), dont la mort désespéra sa mère, et Dorothee-Gabrielle-Marie (née le 30 mai 1828, morte après 1884), qui épousera en 1847 Louis-Amand-Camille Guillaume (1823-1883) : celui-ci relèvera le nom de d'Auribeau et deviendra préfet.

Olympe d'Auribeau est morte à Paris le 19 mars 1884.

BARBANÇOIS (Léon-Formose, marquis de). — 2755^D.

Né le 24 mars 1792 au château de Villegongis (Indre), magnifique demeure de la Renaissance, le marquis de Barbançois y mourra le 8 novembre 1863. Il descendait des Barbançois qui possédaient le château de Sarzay tout proche de Nohant (château qui dans le roman *Le Meunier d'Angibault* s'appelle Blanchemont). Élu député en 1845, puis représentant de l'Indre à l'élection complémentaire du 7 janvier 1849, il deviendra sénateur de l'Empire en 1852. G. S. tenta de l'intéresser à la création du journal *l'Éclairer*, apparemment sans succès : le marquis était modérément progressiste.

Il avait épousé à Paris le 2 mai 1820 Marie-Geneviève-Giseline de Serre de Saint-Roman (1802-1869), de la même famille que la veuve de Dupin de Rochefort (voir t. I, tableau généalogique n° III), qui avait épousé en secondes noces le baron Pasquier.

BARRILLOT (François). — 2820, 2877.

Fils d'un cordonnier, François Barrillot (qui signe parfois Barillot), né à Lyon le 13 janvier 1818, devient ouvrier imprimeur, publie des poèmes dans des journaux de Lyon, puis de Paris, cultivant surtout le genre de la chanson, collaborant à *l'Union* (il y dédie des vers à G. S. dans le numéro de mars

1844), à la *Ruche populaire*; il a laissé plusieurs recueils, dont *La Folle du logis* (1855), *Les Vierges* (1857) : ce dernier figure au catalogue de la Bibliothèque de G. S. (lot 343) avec un envoi d'auteur. Deux de ses pièces de théâtre furent représentées à l'Odéon.

Il est mort à Paris à la fin de 1874 ou au début de 1875.

BARROT (Hyacinthe-Camille-Odilon). — 3078^D.

Ce fils d'un conventionnel, né à Villefort (Lozère) le 19 juillet 1791, a d'abord été avocat et royaliste modéré, puis il se jeta dans l'opposition libérale, fit partie en 1830 de la commission exécutive provisoire, devint, après avoir conduit Charles X à Cherbourg, préfet de la Seine pour six mois seulement, étant en conflit avec Guizot. Député, il devint le chef de la gauche dynastique, le promoteur de la campagne des banquets réformistes en 1847. Mais la révolution de 1848 lui apporta un résultat qu'il n'attendait pas : la République. Représentant à la Constituante, il se transforma en réactionnaire, ce qui lui valut de présider le premier et le second ministères du prince-président (déc. 1848-oct. 1849). Son nom est attaché à diverses mesures qui frayèrent la voie au coup d'État. Lorsque celui-ci se produisit, il protesta platoniquement et se retira de la vie publique.

Il est mort à Bougival (Seine-et-Oise) le 6 août 1873.

BASCANS (*Sophie-Victoire Lagut*, Mme Ferdinand). — 2554, 2574, 2591, 2636, 2649, 2685^D, 2697, 2704^D, 2788, 2913, 3067.
Cf. notice, t. V, p. 858.

BAUDIN (N...). — 2842^D.

Correspondant inconnu, qui paraît être un employé de l'éditeur Perrotin.

BÉRANGER (Pierre-Jean de). — 2854.

Cf. notice, t. II, p. 910.

BERNARD (N...). — 3124.

Collaborateur de Girardin à *la Presse*, que nous n'avons pas identifié.

BLANC (Jean-Joseph-Louis). — 3032, 3038, 3039 *bis*, 3042, 3043, 3044, 3049^D, 3061, 3062, 3076, 3079, 3091, 3112.

C'est à Madrid (Espagne), où son père était inspecteur général des finances au temps du roi Joseph, que naquit Louis Blanc le 29 novembre 1811. Sa mère était née Marie-Estelle Pozzodi-Borgo, d'une famille corse. Les siens ayant été ruinés par la révolution de 1830, Louis Blanc dut, après des études brillantes à Rodez et à Paris, assurer sa subsistance, comme clerc, pion, précepteur, avant de se faire un nom dans la presse républicaine (*Progrès du Pas-de-Calais*, *le Bon sens*, *la Revue du Progrès*, *la Réforme*). Il écrivait en même temps des livres qui faisaient du bruit : *De l'organisation du travail* (1840), *Histoire de dix ans* (1841), *Histoire de la Révolution française* (1847, pour les deux premiers volumes).

Extrêmement populaire dans la classe ouvrière parisienne, il sera membre du gouvernement provisoire en février 1848, l'un des plus avancés. Il créa la Commission de gouvernement pour les travailleurs, sorte de parlement social qui siégeait au Luxembourg.

Élu représentant du peuple, et s'étant attiré la haine de tout ce que la Chambre comptait de réactionnaires (sauf un, au moins), il faillit être écharpé lors des troubles du 15 mai. Poursuivi, décrété d'accusation, il put se cacher chez Charles d'Aragon, qui n'était pas de son parti, et fuir à l'étranger, Belgique d'abord, puis Angleterre, où il vécut jusqu'à la révolution de 1870. Élu le 8 février 1871 représentant de la Seine, il siégea à l'extrême gauche. Il mourra à Cannes (Alpes-Maritimes) le 6 décembre 1882.

Il semble qu'on puisse l'inscrire au nombre des « passades » de George Sand.

BLANC (Mme). — 2906^D.

Il s'agit probablement de Mme Éléonore Blanc, dont on trouve une faible trace parmi les personnes qui s'intéressent à Perdiguer en 1855 (cf. Jean Briquet, *Agricol Perdiguer*, p. 308). Pour le moment, nous n'avons pas d'autre précision sur elle.

BOCAGE (Pierre-François Touzé, dit). — 2586, 2640, 2646, 2687, 2924, 2931, 3093, 3095, 3162.

Cf. notice, t. IV, p. 891.

BONAPARTE (Prince Louis-Napoléon). — 3026, 3074^D, 3117^D, 3171^D.

Celui qui est destiné à devenir Napoléon III est trop connu pour que nous fassions ici sa biographie. Né au château des

Tuileries le 20 avril 1808, ce neveu du grand Napoléon était fils du roi de Hollande Louis (au moins officiellement) et d'Hortense de Beauharnais. On sait qu'après deux tentatives avortées de retour en France (à Strasbourg et à Boulogne), il avait été condamné à l'emprisonnement perpétuel au fort de Ham. C'est de là qu'il engagea une correspondance avec G. S., qui eut un préjugé favorable pour ce prince aux idées avancées, que lui recommandait d'ailleurs un républicain intransigeant, Frédéric Degeorge (cf. t. V, p. 865). Malheureusement, la plupart des lettres qu'elle lui adressa ont dû disparaître dans l'incendie des Tuileries. Nous verrons en 1852 G. S. intervenir auprès du prince président en faveur de prisonniers politiques. Après le règne qui se termina comme on sait, Napoléon III mourut à Chislehurst (Angleterre) le 9 janvier 1873.

BONNIN (Gustave). — 3158.

Commis en librairie (c'est ainsi qu'il signe parfois ses articles) ce Bonnin n'est pas identifié avec certitude. Il paraît avoir été employé dans les bureaux de la *Revue indépendante*. Il a adressé à G. S. des vers dans *l'Union* de janvier 1844, journal auquel il collabore fréquemment de 1843 à 1846.

Un Gustave Bonnin est l'auteur de deux drames joués au Théâtre Saint-Marcel en 1840 et 1847, et d'une *Histoire de la Révolution française* (1853). Sans doute est-ce le même que le Gustave-Joseph-Alexandre Bonnin, homme de lettres, qui épouse le 1^{er} octobre 1842 Joséphine Dufoux, ouvrière, à la mairie de La Chapelle (Arch. Seine).

BORIE (Alexis-Pierre-Victor-Louis-André). — 3164.

Nous voyons ici l'arrivée d'un homme qui deviendra un familier de G. S. Né le 11 septembre 1818 à Tulle (Corrèze), où il était journaliste, il fut amené par Pierre Leroux en 1844 pour assurer la rédaction de *l'Éclair* qui allait se fonder. Il dirigera ce journal jusqu'en avril 1847, puis s'occupera du *Travailleur de l'Indre*, sera poursuivi pour délit de presse, passera en Belgique, reviendra purger sa peine de prison en 1852.

Par la suite, il collaborera à divers journaux, *la Presse*, *le Siècle*, mais surtout à des feuilles agricoles : *l'Écho agricole*, *la Revue horticole*, *les Douze mois*, etc.

Borie épousera une fille de Charles de La Rounat, le directeur de l'Odéon, et fera une carrière de financier : secrétaire général

puis administrateur du Comptoir national d'Escompte, président d'une société de tramways, etc.

Maire du VI^e arrondissement, chevalier de la légion d'honneur, il est mort à Paris le 6 juillet 1880.

Il était l'auteur de plusieurs ouvrages politiques : *Études sur la constitution de 1830* (1847), *Travailleurs et propriétaires*, avec une préface de George Sand (1848), *Étude sur le crédit agricole et le crédit foncier* (1877), etc.

En 1847-1848, il a certainement été l'amant de G. S. Voir dans le livre de C. Carrère, *George Sand amoureuse*, pp. 377-383, une bonne mise au point de la question.

Il sera souvent question de lui, dans les tomes à venir, sous le sobriquet du *Pôtu*.

BOSQUET (Amélie). — 3130.

Sur Amélie Bosquet, née à Rouen le 1^{er} juin 1815, enfant naturel reconnu, morte à Neuilly-sur-Seine à la fondation Galignani le 26 mars 1904, on consultera avec intérêt et profit l'étude de M. André Dubuc (*les Amis de Flaubert*, n^o 27, déc. 1965), qui fait un historique bien complet des relations de cette romancière et de Flaubert, après s'être livré à des recherches approfondies sur cette féministe militante. Elle a beaucoup écrit, collaborant à de nombreux journaux (*Revue de Rouen, le Droit des femmes, l'Avenir des femmes*), publiant la *Normandie romanesque et merveilleuse* (1845), que G. S. cite avec faveur dans l'avant-propos des *Légendes rustiques, Une femme bien élevée* (1867) [qui est sous le n^o 105 au catalogue de la bibliothèque de G. S.], *Le Roman des ouvrières* (1868), etc... Elle est bien connue des flaubertistes, ayant correspondu avec l'auteur de *Madame Bovary* de 1858 à 1869. Peut-être se reconnut-elle dans la Vatnaz de *l'Éducation sentimentale* ? les articles assez critiques qu'elle publia sur ce roman amenèrent la brouille et le silence.

BOUCOIRAN (Jules). — 2884^D, 2885, 2916.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOURSAULT (Martin-Hippolyte). — 2747^D.

Docteur en médecine en 1830, Boursault est médecin à l'hospice de La Châtre lorsque éclate le scandale de la disparition provoquée de la pauvre Fanchette (scandale dans lequel il n'a pas de responsabilité directe).

En juillet 1848, il sera élu aux élections municipales.

Il ne paraît pas avoir été des amis politiques de G. S., mais plutôt du clan du maire Delavau.
Il est mort à La Châtre le 11 décembre 1873.

BOUVIER (Charles). — 2958 *bis*.

Le 16 août 1844, Charles Bouvier signe avec Em. Renault une lettre autographiée pour lancer une souscription en vue de l'érection d'une statue à Voltaire et Rousseau.

Il n'est connu que par une préface au tome II de l'ouvrage de Mickiewicz : *L'Église et le messianisme, II, Religion et politique* (Comptoir des imprimeurs unis, 1845).

Il serait mort à l'automne de 1844.

Est-ce le même que Charles Bouvier, auteur avec Hippolyte Bidal d'un drame en 5 actes, *Stafford* (Besançon, C. Monnot, 1838)? Nous n'avons pu le vérifier.

BRAULT (Marie-Edme-Adélaïde, dite *Adèle* Philbert, Mme Joseph). — 3178^D.

Cf. notice, t. IV, p. 893.

BROCKHAUS et AVENARIUS. — 3151^D.

Éditeurs allemands. La maison de librairie fondée en 1810 à Altenburg par le père, Frédéric-Arnold Brockhaus (1772-1823), et transportée à Leipzig, était une des plus considérables d'Europe. Elle fut encore agrandie par le fils, Henry, né à Amsterdam le 4 février 1804, mort le 15 novembre 1874. Il avait fondé à Paris avec Avenarius une librairie allemande, succursale de celle de Leipzig.

BRUNNE (Claire). — Voir : MARBOUTY (Caroline).

CAILLAUD (Lucie, dite *Lucie*). — 3146^D, 3166^D.

Née à Nohant le 28 septembre 1828, fille de deux serviteurs de G. S. : André Caillaud et Françoise Meillant.

G. S. l'emmena à Paris en 1845. Son amitié d'enfance avec Solange vaut à la petite servante un traitement tout spécial : elle va au théâtre avec la famille.

Elle sera renvoyée en avril 1847.

CALAMATTA (Luigi). — 2629^D.

Cf. notice, t. III, p. 865.

CAVAIGNAC (Jacques-Éléonore-Louis-Godefroid). — 2634^D, 2652.

Né à Paris le 10 prairial an VIII (31 mai 1800), Godefroid est le fils aîné du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac et de Marie-Julie-Olivier Corancez, et le frère du général Eugène Cavaignac. Républicain énergique, tribun fougueux, il est un des chefs les plus populaires du parti républicain. En 1830 il combattait dans la rue, mais ne jugeant pas le combat terminé par le départ de Charles X, il ne quitta pas les rangs de l'opposition sous le roi-citoyen. Rédacteur important à *la Réforme*, président de la Société des amis du peuple, puis de la Société des droits de l'homme (en 1843), il aurait certainement joué un rôle important en 1848 si la phtisie ne l'avait emporté le 5 mai 1845.

Sa statue funéraire, l'admirable « gisant » dû au sculpteur de *la Marseillaise* de l'Arc de Triomphe, Rude, éternise son souvenir au cimetière Montmartre.

Sur Godefroid Cavaignac, qui avait publié aussi quelques contes et nouvelles, récits dramatiques et originaux, lire *Nos révolutionnaires*, par Philibert Audebrand (Frinzine, 1886).

CAZAMAJOU (Angélique-Caroline Delaborde, Mme Pierre). — 3139.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHARPENTIER (Gervais-Hélène). — 2993.

Cf. notice, t. III, p. 868.

CHATIRON (Hippolyte). — 2569, 2575, 2585, 2596, 2617, 2645, 2660^D, 2662^D, 2770^D, 2887, 2889, 2895, 2953, 3048, 3056, 3131, 3145, 3167, 3168, 3170.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHATIRON (Émilie Devilleneuve, Mme Hippolyte). — 2582, 3011.

Cf. notice, t. II, p. 915.

CHOPIN (Técla-Justine Krzyzanowska, Mme Nicolas). — 2930.

La mère de Frédéric Chopin est née à Izbica Kujawska (Pologne) le 14 septembre 1782. Elle épousa le 2 juin 1806 Nicolas Chopin, d'origine française, alors gouverneur des fils de la comtesse Skarbeck, chez laquelle se trouvait Justine à titre de parente.

Le ménage s'installa à Varsovie, où le père obtint un poste de professeur de français au lycée. Il eut quatre enfants : Ludwika (Louise) née le 6 avril 1807, Frédéric (1^{er} mars 1810), Isabelle (9 juillet 1811), Émilie (1813). Justine Chopin est morte en 1861.

CHOPIN (Frédéric). — 2735, 2762, 2937, 3031^D, 3036^D, 2742 bis^D (p. 916).

Cf. notice, t. IV, p. 898.

COLET (Louise Revoil, Mme Hippolyte). — 2579, 2581, 2587, 2590, 3060, 3092, 3094, 3099.

Cf. notice, t. V, p. 862.

CORBON (Claude-*Anthime*). — 3068.

Né à Arbigny-sous-Varennes (Hte-Marne) le 23 décembre 1808, Corbon devient typographe, puis sculpteur sur bois. Mais il a pris aussi le goût d'écrire : le voilà principal rédacteur de *l'Atelier*, « organe spécial de la classe laborieuse, rédigé par des ouvriers exclusivement », qui dure de 1840 à 1850, groupant des saint-simoniens dissidents, d'inspiration buchézienne (sur ce journal, lire l'intéressante étude d'Armand Cuvillier : *Un journal d'ouvriers : L'Atelier*, Éditions ouvrières, 1954). C'est la première manifestation du socialisme chrétien dans la classe ouvrière.

Corbon sera élu député à la Constituante en 1848. Non réélu à la Législative, il renonça à la vie publique pendant tout le second Empire. Ses ouvrages, *l'Enseignement professionnel* (1859), *le Secret du peuple de Paris*, etc., sont tous inspirés par un idéal élevé, et prêchent l'association des travailleurs en vue de la conquête de l'instrument de travail.

En 1870, il sera maire du XV^e arrondissement, en 1871 élu député de la Seine, puis nommé sénateur inamovible.

Il est mort le 27 février 1891.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M. ***	collectionneur.	— 2618
M. ***		2796
Mme ***		2802
M. ***		2909
M. ***		2911
M. ***	curé	3016
M. ***		3033

M. ***	3065
Mme ***, poétesse	3066
M. ***	3115
M. ***	3137
M. ***	3154
Lettre circulaire	2180 <i>bis</i>

CUSTINE (*Astolphe-Louis-Léonor*, marquis de). — 2650.

Cf. notice, t. V, p. 864.

CZARTORYSKI (Prince *Adam-George*). — 2882.

Né à Varsovie le 14 janvier 1770, le prince Adam a été écartelé entre ses sentiments de patriote polonais et ses sympathies personnelles pour Alexandre I^{er} qui fit de lui de 1801 à 1806 son ministre des Affaires étrangères. Lors de la révolution de 1830-1831, devenu président du gouvernement provisoire de Pologne, il manqua d'énergie, comptant trop exclusivement sur l'action diplomatique pour amener la France et l'Angleterre à soutenir la Pologne. Après avoir combattu, dans le rang, jusqu'à la défaite, il émigra en France, où une partie de l'émigration voulait le mettre à sa tête, tandis qu'une autre, regardant « son influence comme funeste », allait jusqu'à le déclarer publiquement « ennemi de l'émigration polonaise ». Bien qu'une partie de ses immenses propriétés eût été confisquée, il était encore fort riche. Sa femme Anna, née princesse Sapieha-Kodenska, était la providence des émigrés pauvres, et de la somptueuse demeure de l'hôtel Lambert partaient beaucoup de secours.

Le prince Adam est mort à Montfermeil (Seine-et-Oise) le 15 juillet 1861.

DEGEORGE (Frédéric). — 2975 *bis*^D, 2990, 3020^D.

Cf. notice, t. V, p. 865.

DEHAY (Louis-*Timothée*). — 3134.

Fils d'un chef de brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse tué à Marengo, Timothée Dehay, né le 13 frimaire an IV (13 décembre 1795) à Calais (Pas-de-Calais), entra dans l'armée en 1814, en qualité de garde du corps. Lieutenant au corps royal d'état-major, il démissionna en 1829, fit de la littérature aurait écrit des pièces de théâtre pour des auteurs plus célèbres (qui signaient seuls), dont probablement Frédéric Soulié. Rédacteur en chef du *Messenger des chambres*, nous le rencon-

trons ici comme directeur-gérant de *la Semaine* (1845-1851). Il a écrit plusieurs ouvrages qui témoignent de l'éclectisme de ses connaissances, et peut-être aussi d'un recours à la littérature alimentaire : *les Colonies et la métropole* (1839), *Petite botanique du jeune âge*, *Petite météorologie du jeune âge* (1842), *Du monopole des annonces et de ses conséquences commerciales et politiques* (1847), etc.

Il était lieutenant-colonel de la Garde nationale.

Dehay est mort en 1851.

DELACROIX (Eugène). — 2632, 2681, 2699, 2708, 2734, 2843^D, 3013, 3063, 3120, 3143^D, 3147, 3148.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DELAVAU (François-Charles). — 2746^D.

Nous avons déjà rencontré Charles Delavau au t. I, lorsqu'il était le médecin de la jeune Mme Dudevant. Né à La Châtre le 18 floréal an VII (7 mai 1799), il avait été reçu docteur en médecine en 1823 avec une thèse intitulée *Dissertation sur les bains d'eau douce*.

La politique l'avait enlevé à la médecine : le 9 juillet 1842, l'arrondissement de La Châtre l'avait envoyé à la Chambre, il sera constamment réélu jusqu'en 1869 inclus. S'il a voté parfois avec l'opposition, ce n'était pas un homme de gauche, et les relations avec G. S. et ses amis témoignent d'une hostilité plus ou moins feutrée selon les époques (on le verra particulièrement en 1848). Sous le second Empire, il sera tout à fait gouvernemental.

Ajoutons qu'il a été maire de La Châtre, presque inamovible, de 1843 à 1870. Son père l'avait été avant lui, sous l'Empire. Il avait épousé Mathilde Duris, en 1828.

Il est mort à La Châtre le 23 novembre 1876.

DESAGES (Étienne-Luc). — 3030.

Cf. notice, t. IV, p. 902.

DESAGES (Vincent). — 3029^D.

Né vers 1795, Vincent Desages, beau-frère d'Alexis Pouradier-Duteil dont il avait épousé la sœur Caroline, était greffier du tribunal de 1^{re} instance de La Châtre. Parmi ses nombreux enfants, Luc, qui deviendra le gendre de Pierre Leroux.

Il est mort à La Châtre le 14 octobre 1878.

DESSOLIAIRE (Jean). — 3015.

Curieuse figure de révolutionnaire à la fois évangélique et exalté des années 40, Jean Dessoliaire est né à Neuvy-Saint-Sépulchre (Indre) le 9 juin 1811. Ouvrier tailleur, c'était un admirateur de G. S., mais surtout un disciple fervent de Lamennais, avec lequel il entretint une correspondance très suivie (voir *Revue du Berry*, t. XI, 1898, pp. 447-464; et *Œuvres inédites* de Lamennais publiées par A. Blaize, Paris, 1866, t. II). Il se présenta, sans succès, aux élections de 1848. Il est mort à Neuvy-Saint-Sépulchre le 21 août 1885.

DIDRON (Adolphe-Napoléon). — 2857.

Archéologue, libraire, fabricant (avec son frère Victor), de vitraux et d'orfèvrerie religieuse, Adolphe Didron, dit Didron l'aîné, était né à Hautvillers (Marne) le 13 mars 1806. Il s'est intéressé surtout à l'archéologie du Moyen Âge, vers laquelle l'avait orienté Victor Hugo, et il fit de grands voyages à travers toute l'Europe pour étudier les monuments. Il a créé et dirigé les *Annales archéologiques* (1844-1866), le *Bulletin archéologique du comité des arts et des monuments* (1840-1847). On lui doit un *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine* (1845). Attaché à la Bibliothèque royale (département des manuscrits), il y fit des cours.

Son *Histoire de Dieu, iconographie des personnes divines*, au sujet de laquelle G. S. lui écrit, a été publiée en 1843.

Il est mort à Paris le 13 novembre 1867.

Voir *Correspondance de Mérimée* (éditée par Maurice Parturier), t. II, p. 35, n. 1.

DORVAL (Marie). — 2584, 2609^D, 2622, 2876, 3110, 3127, 3141^D, 3159.

Cf. notice, t. II, p. 919.

DOUILLE (Mme). — 2846^D.

Inconnue. L'*Almanach des 25 000 adresses* connaît un Douillé, propriétaire, 4, rue Lafayette, et un docteur Douillet, 20, rue Sainte-Apolline.

DUCHAMBGE (Marie-Barbe, dite *Pauline*, du Montet, Mme). — 2951.

Née en 1775 (ou 1778) à la Martinique, dans une famille opulente, elle perdit ses parents et vint en France peu après sa

vingtième année. Elle s'y maria, mais cette union se solda bientôt par un divorce. Bonne musicienne, pianiste très douée, elle commença par tirer sa subsistance de l'enseignement du piano lorsqu'elle se retrouva seule, puis se mit à composer des romances qui connurent une grande vogue, étant accordées à la sensibilité troubadour de l'époque. Liée avec Auber, Chérubini, amie de Marceline Desbordes-Valmore, de Marie Dorval, elle eut son heure de célébrité.

Mais l'engouement dure ce que dure la mode. L'âge venant, Pauline devait connaître la solitude et la misère.

Elle est morte à Paris, 12, rue Bréda, le 24 avril 1858.

Cf. P. Hédouin, *Pauline Duchambge*, 1858.

DUDEVANT (François-Casimir). — 3073^D.

Cf. notice, t. I, p. 1003.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 2594, 2661, 2663, 2664, 2666, 2727, 2730, 2731, 2735, 2737, 2738, 2740, 2748, 2749, 2751, 2754, 2756, 2762, 2972, 3012, 3014, 3017, 3021, 3022.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUDEVANT-SAND (Solange). — 2608, 2610, 2611, 2614, 2619, 2628, 2648, 2657, 2667, 2669, 2677, 2684, 2691, 2696, 2703, 2711, 2883, 2910.

Cf. notice, t. II, p. 920.

DUMAS (Marguerite-Joséphine Ferrand, dite Ida Ferrier, Mme Alexandre). — 2799.

Cf. notice, t. V, p. 867.

DURMONT (François-Marie-Nicolas Bouché-Durmont, dit). — 2999.

Cf. notice, t. V, p. 868, à compléter, grâce à Mme Nicole Felkay : né à Paris le 4 juin 1803, mort dans cette ville le 6 février 1851. Agréé au Tribunal de Commerce, il cessa d'exercer cette charge en 1850. Il avait épousé le 19 avril 1837 Alexandrine-Élisa Lefebvre. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1^{er} janvier 1847.

DUTEIL, DUTHEIL. — Voir : POURADIER-DUTEIL.

DUVERNET (Charles). — 2567, 2616, 2729, 2736, 2761, 2763,

2766, 2773, 2801, 2812, 2830, 2836, 2839, 2840, 2841, 2866, 2878, 2934, 2970, 3040.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

EGGER (Auguste-Émile). — 2848.

Cet helléniste, né à Paris le 18 juillet 1813, a été professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (1854), auteur de très nombreux ouvrages de littérature et de philologie, dont la liste est impressionnante. Tout en reconnaissant ses mérites et son influence heureuse sur le renouveau des études hellénistiques, certains lui ont reproché de n'avoir qu'une érudition de seconde main et de recopier parfois les travaux d'autres savants (allemands en général), sans y rien ajouter de son cru.

Il est mort à Royat (Puy-de-Dôme) le 31 août 1885.

ÉTEX (Antoine). — 2562^D.

Élève de Bosio, d'Ingres, et de Pradier, cet artiste fécond, né à Paris le 20 mars 1808, fut à la fois peintre, architecte, graveur, mais surtout sculpteur. Il a été très discuté, en particulier par Gustave Planche, qui ne l'aimait pas, mais plusieurs de ses œuvres témoignent d'une exécution énergique et d'un grand sens du groupement monumental. Son *Cain et sa race maudite de Dieu* (hôpital de la Salpêtrière), ses groupes colossaux de l'Arc de Triomphe (*la Paix*, *la Résistance*), qui pâtiennent du voisinage de *la Marseillaise* de Rude, son *Tombeau de Géricault* au Père-Lachaise, sont parmi les plus connues. Dans ce dernier monument, une tête rappellerait les traits de G. S. (d'après Théophile Gautier, *la Presse*, Salon de 1841). Nous l'y avons vainement cherché. On lui doit de très nombreux bustes de contemporains : Vigny, Eugénie Garcia, Pierre Leroux, Augustin Thierry, Odilon Barrot, le duc d'Orléans, Delacroix, Proudhon, Auguste Comte etc... La liste complète des œuvres de cet artiste est considérable.

Il a publié aussi plusieurs ouvrages, dont les *Souvenirs d'un artiste* (Dentu, 1877). Il est mort à Chaville (Seine-et-Oise) le 14 juillet 1888.

FALAMPIN (Jean-Gabriel). — 2733^D, 2888, 2890, 2891, 2897, 2899, 2931 *bis*^D, 2983^D, 2990 *bis*^D, 2990 *ter*^D, 3051.

Cf. notice, t. V, p. 868.

FLEURY (Alphonse). — 2728^D, 2767, 2776, 2777, 2781, 2866, 2867, 2868, 2970, 2985.

Cf. notice, tome II, p. 922.

Fondateurs de *l'Éclaireur*. — 2970.

FRANCHOMME (*Auguste-Joseph*). — 2927.

Musicien, né à Lille (Nord), le 10 avril 1808, mort à Paris le 21 janvier 1884, Franchomme, 1^{er} prix de violoncelle au Conservatoire de Paris en 1825, exerça ses talents de virtuose, d'abord dans les orchestres de l'Ambigu-Comique, de l'Opéra, du Théâtre-Italien, avant de se consacrer à la musique de chambre, associé surtout avec le violoniste Jean-Delphin Alard. Il professa le violoncelle au Conservatoire à partir de 1846, et a écrit beaucoup d'œuvres pour cet instrument. Grand ami de Chopin, il l'a souvent accompagné, notamment au concert du 21 février 1842.

FRANÇOIS (Ferdinand). — 2599, 2602, 2613, 2631, 2647, 2671, 2692, 2742^D, 2815, 2861, 3025, 3105, 3106, 3165, 3173, 3177, 3182.

Né à Aix-les-Bains en 1806, reçu docteur en médecine en 1832 à Paris avec une thèse sur *le Choléra-morbus épidémique* (sujet d'actualité), Ferdinand François semble avoir peu pratiqué la médecine. Il est l'auteur avec Frédéric Charassin d'un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (1843). Avec Louis Pernet il prit la direction de la *Revue indépendante* en décembre 1842 quand G. S., Leroux et Viardot passèrent la main. Au point de vue politique, il était saint-simonien et républicain. En 1849, journaliste à Limoges, au *Républicain du Centre*, un article lui vaudra six mois de prison. En décembre 1853, pour participation à une société secrète, il sera frappé d'une lourde peine : trois ans de prison, à un moment où, nouvellement marié, il allait être père. Malade lui-même, il dut être transféré du cachot dans une maison de santé, où il purgea sa peine sans vouloir solliciter sa grâce. Il est mort en décembre 1868.

GARCIA (*Maria-Joaquina Sitches*, Mme Manuel). — 2627, 2689^D.

La veuve du chanteur Manuel Garcia, mère d'une étonnante famille musicale (la Malibran, Pauline Viardot, Manuel Garcia fils), était née à Séville vers 1778. G. S., qui l'aimait beaucoup, l'appelle souvent *la mamita* dans ses lettres à Pauline.

Elle est morte en mai 1864.

GAUBERT (*Paul-Léon-Marie*). — 2615.

Cf. notice, t. IV, p. 905.

GIRERD (*Frédéric*). — 2807, 3034.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GRZYMALA (*Albert*). — 2658, 2688, 2719, 2750, 2783, 2824, 2949, 3090.

Cf. notice, t. IV, p. 907.

GULLON (*Ferdinand*). — 2835, 2844.

Sur cet obscur journaliste, né en 1814, nous n'avons pas de renseignements d'état civil. On le trouve d'abord, vers 1838-1839, au *Journal de l'Aube*, de Troyes, devenu conservateur après 1830; puis de juin 1842 à avril 1843, rédacteur en chef de *l'Aube*, organe conservateur concurrent du *Propagateur*, journal de tendance libérale qui avait absorbé le *Journal de l'Aube* et dont Charles Blanc (frère de Louis Blanc) était le rédacteur en chef. (Renseignements dont nous sommes redevables à M. le Directeur des Archives de l'Aube.) Plus tard il collaborera à *la Démocratie pacifique* où il défendait la petite propriété et combattait la centralisation étatique; à la *Revue synthétique*. Il est l'auteur d'une brochure : *Accord des principes — Travail des écoles socialistes — Charles Fourier* (Librairie phalanstérienne, 1851) qui soutient les idées fouriéristes.

HEINE (*Henri*). — 2557, 2643.

Cf. notice, t. II, p. 926.

HÉOIS (*Alexandre*). — 3109, 3142.

Nous ne savons rien de cet ours mal léché qui s'est montré fort peu obligeant pour G. S. D'après la correspondance, il paraît avoir imprimé la *Revue indépendante*, et le *Dictionnaire des Racines* de Ferdinand François est édité chez lui : imprimeur et éditeur, il devrait avoir un dossier aux Archives nationales, où nos recherches pour le mieux situer ont été inefficaces.

HESMIVY D'AURIBEAU (*Mme*). — Voir : AURIBEAU.

HETZEL (Pierre-Jules). — 2716, 2725, 2821, 2822, 2849, 2850, 2879, 2958, 2988, 2992, 2996, 2997, 3005, 3006, 3037, 3041, 3047, 3055, 3059, 3108, 3135, 3138, 3152, 3163, 3169.

Cf. notice, t. V, p. 872.

HOUSSAYE (Arsène Housset, dit). — 2852.

Né à Bruyères, près de Laon (Aisne), le 28 mars 1815, Arsène Houssaye vint à Paris vers l'âge de vingt ans et sut très vite se pousser dans la carrière littéraire. Il fit partie presque aussitôt du groupe de la rue du Doyenné, avec Théophile Gautier, Gérard de Nerval, etc., et s'y fit des amitiés utiles. Il publia de très nombreux romans, des études historiques très superficielles, des poésies, une histoire romancée de Mme Tallien, *Notre-Dame de Thermidor*. Il écrivit dans de très nombreux journaux, *le Constitutionnel*, *la Revue de Paris*, *la Revue des Deux Mondes*, *la Presse*, *l'Artiste* dont il fut le rédacteur en chef de 1844 à 1849, etc.

De novembre 1849 à 1856, soutenu par Rachel, il administra avec succès la Comédie-Française, et devint ensuite inspecteur général des musées de province. Écrivain fécond, mais sans force, il avait beaucoup plus de savoir-faire et de faire-savoir que de talent véritable. On l'a aussi accusé de quelques plagiats.

Habile et heureux en affaires, il avait acquis une fortune assez considérable pour pouvoir se faire bâtir dans le quartier des Champs-Élysées un bel hôtel où il donna, sous le second Empire, des fêtes fastueuses et, dit-on, galantes.

Ses Mémoires, sous le titre *Les Confessions* (1885-1891), doivent être consultés avec beaucoup de circonspection.

Il a, à plusieurs reprises, fait appel à George Sand pour *l'Artiste* et pour la scène, et lui a consacré un chapitre de son ouvrage : *Le 41^{me} fauteuil de l'Académie française*.

Il est mort à Paris le 26 février 1894.

HUBER (Louis, dit *Aloysius*). — 3153.

Né à Wasselonne (Bas-Rhin) en 1812 ou 1815 (les dictionnaires ne sont pas d'accord), cet ouvrier tanneur est un de ces agitateurs suspects dont le rôle ne paraît pas très clair. Il a commencé par s'affilier à la Société des familles, ce qui lui valut de la prison; puis à la Société des saisons. Faisant partie d'un complot destiné à supprimer Louis-Philippe, il eut la maladresse (voulu?) de perdre le portefeuille qui livrait les plans,

en arrivant à Boulogne. A la journée du 15 mai 1848, son rôle apparaît trouble : il aurait voulu compromettre Raspail, Blanqui et Barbès qu'il n'aurait pas agi autrement.

Raspail l'accusa d'ailleurs devant la Haute Cour de Bourges. Huber, emprisonné à Doullens, puis à Belle-Ile-en-Mer pour sa participation au 15 mai, demanda sa grâce après le coup d'État du 2 décembre, et l'obtint dans des conditions qui révoltèrent le parti démocratique. Il eut mieux : des concessions de travaux publics qui lui procurèrent des ressources importantes.

Malgré ses souffrances réelles dans les diverses prisons où il avait passé une partie de sa vie, il est difficile de ne pas ajouter foi aux accusations qui le présentent comme un mouchard stipendié.

Il avait publié *L'Esclavage du riche par un prolétaire* (1845), *Nuits de veille d'un prisonnier d'état* (1862) qui est dédié à George Sand.

Huber, généralement méprisé, est mort à Autun en 1865.

JEDRZEJEWICZ (Ludwika Chopin, Mme). — 2939, 2968, 2977, 3155, 3183.

La sœur aînée de Chopin, née à Varsovie le 6 août 1807, est morte en 1855. Elle avait épousé en 1832 Joseph-Kalaszanski Jedrzejewicz (1803-1853), professeur à l'Institut agronomique de Marymont, près de Varsovie, dont elle eut quatre enfants : Henri, Louise, Frédéric, filleul de Chopin, et Antoine. (Prononcer Yendjerevitch.)

JEWSBURY (Géraldine-Endsor). — 3128.

Femme de lettres anglaise née à Measham (Devonshire, Angleterre) en 1812, miss Jewsbury a été recommandée à George Sand par Mazzini, qui lui-même la connaissait par Eliza Ashurst.

Romancière, elle a été influencée par George Sand : ses œuvres principales sont *Zoé, the history of two lives* (1845), sur lequel elle désirait l'avis de George Sand; *The half-sisters* (1848), *Marian Withers* (1851), *Constance Herbert* (1854) etc. Elle avait une sœur aînée, écrivain elle-même, Mrs Fletcher, et était très amie de Thomas et Jane Carlyle.

Cf. M. Moraud, *Le Romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848*, Paris, Champion, 1933 (chap. v).

Elle est morte à Londres le 23 septembre 1880.

JOURDAN (Louis-Charles). — 2765, 2772, 2775, 2779, 2786, 2803, 2818, 2828, 2832, 2865, 2886, 2921, 2925.

Toulonnais comme Poncy, ce journaliste, né le 6 janvier 1810, avait débuté en écrivant dans des feuilles locales. Saint-simonien fervent, il alla en Grèce en 1833 avec le général Coletti, y rédigea un journal, *le Sauveur*, puis revenu à Paris, collabora activement avec Enfantin au journal *l'Algérie* jusqu'en 1847.

En 1848, il est rédacteur en chef du *Spectateur républicain* sabordé deux mois après, puis passe au *Crédit* et enfin au *Siècle*. Il a fondé en 1859 *le Causeur* et publié quelques ouvrages, dont *les Célébrités du Jour* (1860) en collaboration avec Taxile Delord, où il consacre à George Sand quelques pages.

De sa femme Hortense il eut un fils, Prosper, né vers 1840, qui viendra voir George Sand à Nohant en 1859, et mourra très jeune, en mai 1866. D'après Maxime du Camp (*Souvenirs littéraires*) cet enfant était né des œuvres de Prosper Enfantin, avec le plein accord du mari ! Ce que l'on connaît de la doctrine du Père sur la communauté des femmes ne permet pas de rejeter cette affirmation comme une pure invention.

Louis Jourdan est mort à Alger le 2 juin 1881.

LA BIGOTTIÈRE (Henriette Hureau de Sénarmont, Mme Jacques-Rose Chevallier de). — 2753^D.

Cf. notice, t. V, p. 876.

LAGRANGE (Charles). — 2982.

Cf. notice t. V, p. 877.

LAHAUTIÈRE (Auguste Richard de). — 2805, 2811, 2813.

Né à Paris le 21 mai 1813, Lahautière fit ses études (brillantes) au Collège Bourbon de 1827 à 1831. Avocat en 1834, il s'oriente vite vers le journalisme et débute en 1838 à *l'Intelligence*, feuille très avancée. Il n'a pas moins de cinq procès de presse, mais il est acquitté. Pour avoir plaidé pour des ouvriers de Lyon, il est menacé de poursuites et se réfugie en Suisse pendant quelque temps. Il collabore à *l'Égalitaire*, dont le rédacteur en chef est ce Dézamy que Karl Marx appellera un « communiste scientifique ».

En 1841, il fonde une feuille mensuelle, *la Fraternité*, d'inspiration communiste. On le trouve en 1843 à Clermond-Ferrand où il rédige un journal d'opposition, le *Courrier du Centre*, mais il n'y reste pas, rentre au barreau à Vendôme

où il s'occupe d'une feuille hebdomadaire, *le Loir*. C'est alors qu'il entre en relations avec George Sand en vue de la création de *l'Éclairneur*. Pourparlers sans suite.

En 1848, il fait campagne dans le canton de Vendôme, se présente à la Constituante, obtient seulement 2202 voix. Nous avons trouvé aux Archives nationales, une lettre de Lahautière qui sollicite, le 29 juillet 1848, un emploi dans une bibliothèque de Paris (F¹⁷ 3360). Nous le perdons de vue après 1848 bien qu'il soit mort longtemps après : le 27 juin 1882 à Paris.

Il a laissé quelques ouvrages : *Études et souvenirs*, poésies (1840) où l'on trouve un poème dédié à *Aldo le Rimeur* (on sait que c'est une nouvelle de George Sand), *Biographie populaire de l'armée* (1840) avec Cabet; *De la loi sociale* (1841).

LAMARTINE (Alphonse de). — 2561, 2764^D, 2774^D.

Cf. notice, t. IV, p. 910.

LAMENNAIS (*Félicité*-Robert de). — 2598.

Cf. notice, t. III, p. 880.

LAPOINTE (Savinien). — 2564.

Cf. notice, t. V, p. 878.

LA ROCHE-AYMON (Louise-Augustine-Emma Vallet de Villeneuve, comtesse, puis marquise de). — 3129.

Née le 9 mars 1796, fille de René Vallet de Villeneuve et d'Apoline de Guibert, elle épouse en 1815 Antoine-Paul-Casimir, comte de La Roche-Aymon, colonel d'état-major de la garde royale (1779-1862).

Ils ont eu trois enfants : François-Marie-Paul-Renaud (1817-?) marié le 2 mars 1843 à Marie Boissel de Monville; Augustin-Marie-Casimir (1820-1881) marié à Camille-Élise Gibert; Stéphanie-Marie-Bernardine-Louise (1825-?) qui épousa le 1^{er} juillet 1844 Augustin-Petrovitch, prince Galitzin. Emma mourra à Paris le 4 janvier 1866.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Sosthènes, vicomte de La Rochefoucauld, puis duc de Doudeauville). — 2769, 2896.

Cf. notice, t. II, p. 926.

LATAPIE (Jean-Léopold). — 2637.

Fils de Jacques-Marie Latapie, chef de bataillon, et de Jeanne Élisabeth-Angélique Delacroix, ce Latapie a été employé à la Bibliothèque royale de 1840 à 1847, date où l'administration a exigé sa démission : se disant rédacteur en chef des *Annales* (Biographie contemporaine), il proposait aux personnalités l'insertion de leur biographie moyennant 45 francs pour 2 pages. Une lettre anonyme l'a dénoncé, d'où sanction. A la mort de Charles Nodier, il avait posé sans succès sa candidature comme conservateur-adjoint à l'Arsenal (2 février 1844). Une édition d'un texte ancien, qu'il aurait entreprise selon son dire, ne paraît pas avoir vu le jour. (Dossiers Bibliothèque nationale et Archives nationales.)

Le 12 juin 1844, il avait épousé à Saint-Philippe du Roule une demoiselle Pierrard, qui l'avait déjà quitté en 1847 : sans doute avait-il du mal à l'entretenir convenablement avec son maigre salaire de surnuméraire (600 f. par an).

Il serait entré en juin 1847 au chemin de fer de Strasbourg. Nous le perdons de vue ensuite. Ses rapports avec George Sand ont dû se borner à l'emprunt de livres à la Bibliothèque royale.

LATOUCHE (H. de). — 2804^D, 2806^D, 2814, 2826^D, 2833^D, 2834^D, 2838^D, 2855^D, 2858, 2863^D, 2922^D, 2935^D, 2952^D, 2966^D, 2975^D, 2981^D, 2987^D, 2994^D, 3018^D, 3050^D, 3083^D.

Cf. notice, t. I, p. 1010.

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste Ledru, dit). — 3072^D.

Ledru-Rollin, né à Paris le 2 février 1807, mort à Fontenay-aux-Roses (Seine) le 31 décembre 1874, fut d'abord avocat renommé, auteur de travaux de jurisprudence, rédacteur en chef du *Journal du Palais*, du *Droit*.

Élu député en 1841 au Mans sur une profession de foi toute républicaine, il devint le porte-parole de l'extrême gauche : opposant déterminé sur toutes les questions, il a attaqué le gouvernement de Louis-Philippe sans arrêt.

Ses discours, et les articles de son journal *la Réforme*, avaient dans la France républicaine un grand retentissement.

En 1848, ayant empêché la Chambre d'accepter la régence de la duchesse d'Orléans, il fait partie du gouvernement provisoire.

On attendait trop de lui pour qu'il pût faire honneur à toutes les mesures souhaitées par son parti, d'autant plus qu'il ne

gouvernait pas seul. Aussi lui arriva-t-il, comme à beaucoup d'hommes politiques, de tomber dans le discrédit en proportion inverse de sa popularité initiale. Mais les haines de la bourgeoisie n'en diminuèrent pas pour autant.

Menacé d'arrestation en juin 1848, il parvint à s'échapper et vécut en Angleterre jusqu'en 1870.

Il avait épousé le 6 mai 1843, une jeune Anglaise fort riche, Harriet Sharpe, née le 30 décembre 1820.

LEROUX (Pierre). — 2592^D, 2672, 2693^D, 2726^D, 2741^D, 2745, 2808, 2940^D, 2957^D, 3035^D, 3160^D, 3174^D, 3175^D.

Cf. notice, t. III, p. 882 et IV, p. 912.

LEROY (Ferdinand). — 2717, 2872, 3000.

Né à Versailles, où son père avait été vingt ans durant directeur des contributions directes, le 13 mai 1808, Leroy fit ses études au collège Henri IV, où il fut le condisciple du duc d'Orléans et d'Alfred de Musset. Licencié en droit, avocat, auditeur au Conseil d'État à partir de 1832, il devient chef de cabinet du préfet de la Seine Rambuteau, maître des requêtes, secrétaire général de la Préfecture de la Gironde en novembre 1838, préfet de l'Indre de novembre 1842 jusqu'au 27 juillet 1847, puis préfet de la Nièvre, destitué en 1848. (Arch. Nat., F¹ B¹ 166²⁹.)

En 1858, nous le retrouvons directeur de la Caisse de la boulangerie, et peu après, directeur de la Caisse des travaux de la Ville de Paris, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort survenue en septembre 1866. (*Compte rendu des travaux de la Société du Berry à Paris*, 1866, p. 449.)

George Sand s'est adressée à lui à plusieurs reprises.

LEROYER DE CHANTEPIE (Marie-Sophie). — 2570.

Cf. notice, t. III, p. 883.

LEWES (George-Henry). — 2639.

G.-H. Lewes, né à Londres le 18 avril 1817, mort à Saint-John's Wood le 28 novembre 1878, a fourni une carrière littéraire qui montre l'infinie variété et l'étendue de ses connaissances. Les littératures française, allemande, espagnole lui étaient très familières. On lui doit des *Études sur Lope de Vega* et *Calderon*, une *Vie de Gæthe*, une *Vie de Robespierre*, des traductions, une édition de Spinoza; des ouvrages de philosophie : *Biographical history of philosophy* (1845-1846), *Physio-*

logy of common life (1860), *Aristote* (1864); plusieurs romans enfin.

Il collaborait à de très nombreux journaux et revues d'Angleterre; fondateur du *Leader* qu'il dirigea de 1849 à 1854; de la *Fortnightly Review*.

Il a consacré à George Sand qu'il admirait beaucoup plusieurs articles, dans le *Monthly Magazine* en juin 1842; dans la *Foreign Quarterly Review* en juillet 1844, mars 1846, juillet 1852 (ce dernier n'est pas signé).

Lewes, dont la femme était une malade mentale incurable, vécut en union libre avec la romancière George Eliot.

LISZT (Franz). — 2892, 2900, 2908, 2923, 2928^D.

Cf. notice, t. II, p. 927.

MACREADY (William-Charles). — 3071, 3088.

Grand acteur anglais, né à Londres le 3 mars 1793, mort à Cheltenham le 27 avril 1873, qui vint en France donner des représentations de pièces de Shakespeare en 1844-1845. George Sand fera sa connaissance à ce moment, et lui dédiera son roman *Le Château des Désertes* (écrit en 1847, paru en 1851).

Sur la saison de 1844-1845, voir B. Juden et J. Richer : *W.C. Macready et les comédiens anglais à Paris* (la *Revue des lettres modernes* n° 74-75, 1962) où sont publiées des lettres de George Sand et de l'acteur.

Macready a écrit un livre de souvenirs : *My reminiscences, and selections from his diaries and his letters*, London, 1875, 2 volumes.

MARBOUYT (*Caroline-Julie-Sophie Pétiniaud de Lacoste*, Mme Jacques) pseud. Claire BRUNNE. — 2563, 2653, 2656.

Cf. notice, t. III, p. 885.

MARLIANI (Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel). — 2651, 2659, 2670, 2680, 2686, 2695, 2700, 2715, 2718, 2722, 2732, 2743, 2933, 2936, 2947, 2973, 3024, 3084, 3118, 3179, 3181.

Cf. notice, t. III, p. 886.

MARTINEAU-DESCHENEZ (Auguste, baron). — 2902, 3064, 3104.

Cf. notice, t. III, p. 888.

MAZZINI (Giuseppe). — 2571, 2577^D, 2593^D, 2612^D, 3102^D.

Cf. notice, t. V, p. 885.

MICHELET (Jules). — 3119, 3133.

Nous nous bornerons à quelques indications sommaires sur le célèbre historien, dont la biographie est bien connue. Né à Paris le 5 fructidor an 6 (21 août 1798), d'un père imprimeur, Jules Michelet connut une jeunesse difficile, sa famille ayant été fort appauvrie par la Révolution. Après des études brillantes, qui le conduisirent à l'agrégation en 1821, il professe au Collège Rollin, à l'École Normale supérieure, à la Faculté des Lettres, au Collège de France. Ses travaux historiques sont immenses. On l'a appelé à juste titre historien poète : l'expression contient une critique implicite. C'est un inspiré qui parle plus qu'un narrateur impartial, mais nul n'a jamais fait vivre et palpiter le document comme lui, et sa passion est souvent divination.

Michelet, toujours attaché aux idées républicaines et démocratiques, ne pouvait que sympathiser avec George Sand sous ce rapport. Ils ont échangé une quinzaine de lettres entre 1845 et 1858.

Michelet est mort à Hyères (Var) le 9 février 1874.

MICHIELS (Joseph-Alfred-Xavier). — 2630.

Cf. notice, t. IV, p. 915.

MICKIEWICZ (Adam). — 2603, 2621, 2625, 2635, 2638, 2642, 2655.

Cf. notice, t. IV, p. 916.

MOLIN (D^r Jean-Jacques). — 2798, 2810, 2823, 2837, 2851, 2920, 2926, 3057, 3116.

Médecin homéopathe, originaire de Grenoble (d'après sa thèse soutenue à Strasbourg en 1829 sur les fièvres intermittentes), ou d'Annecy (où il serait né en 1797 d'après Édouard Ganche) : on n'a pu le retrouver dans l'état civil de ces deux villes. Il a d'abord exercé à Luxeuil (Haute-Saône) avant de venir à Paris vers 1836. Médecin inspecteur des eaux de Luxeuil, il a publié une *Notice sur Luxeuil et ses eaux minérales* (Paris, Delaunay, 1833). Son nom figure (irrégulièrement) à l'Almanach Royal, aux adresses successives : 9, rue Neuve-des-Mathurins (1840, 1841), 4, rue de l'Arcade

(1845, 1846), 40, rue Saint-Lazare (1847), et disparaît ensuite. D'après Franz Liszt (*Vie de Chopin*), lorsque Chopin revint d'Angleterre à la fin de 1848, « le docteur Molin, dont les conseils et l'intelligente direction lui avaient déjà sauvé la vie dans l'hiver 1847,... se mourait ». Nous ignorons la date précise de sa mort.

NÉRAUD (Jules). — 2760^D, 2969, 2989.

Cf. notice, t. II, p. 929.

ORTOLAN (Joseph-Louis-Elzéar). — 3126^D.

Né à Toulon (Var) le 21 août 1802, Ortolan a été un des juristes les plus remarquables du XIX^e siècle. Licencié en droit en 1825, docteur en 1829, il devint après la révolution de 1830 secrétaire général du parquet de la Cour de cassation. A partir de 1836, il occupa à la Faculté de droit une chaire de législation pénale comparée. Même sous le second Empire, il ne cachait pas ses idées républicaines. Il a laissé de nombreux ouvrages qui firent longtemps autorité, notamment en matière de droit constitutionnel.

On lui doit aussi une *Notice sur Poncy* (1842), son compatriote, au talent duquel il s'était le premier intéressé. Elle sert de préface au recueil *Marines*.

Ortolan est mort à Paris le 27 mars 1873.

PAGNERRE (Laurent-Antoine). — 2860^D.

Né à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise) le 25 mai 1805, mort au même lieu le 29 septembre 1854, Pagnerre, libraire, combattant des barricades de 1830, se fit d'abord et surtout éditeur des écrivains de gauche : Lamennais, Louis Blanc, en particulier, fonda le *Dictionnaire politique*, lança des publications populaires, almanachs républicains, etc. Républicain, nuance *National*, il fut maintes fois l'objet de poursuites sous le gouvernement de Louis-Philippe.

En 1841, maire du X^e arrondissement, secrétaire général du gouvernement provisoire, fondateur et directeur du Comptoir national d'Escompte, représentant de la Seine-et-Oise à la Constituante, il joua un rôle très important. Non réélu à la Législative, il se tint à l'écart après le coup d'État qui faisait s'écrouler ses espoirs.

Il a été président du Cercle de la Librairie.

Cf. Edmond Werdet, *De la librairie française*.

PAGNERRE (Édouard). — 2945.

Né à Louviers le 30 mai 1816, rédacteur en chef du *Journal du Loiret* de 1842 à 1868, imprimeur à Orléans, associé avec Danicourt, il a imprimé pendant quelque temps *l'Éclaireur* et ses publications diverses, dont certaines brochures de George Sand.

Cf. *Nouvelle biographie normande*, par Mme Oursel.

Flaubert l'a connu (cf. lettre de Flaubert à Louis de Cormenin du 14 mai 1857).

PAPET (Gustave). — 2785, 2903, 3028.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PERDIGUIER (Agricol). — 2724, 2907, 3069.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 2558, 2559, 2566, 2573, 2601, 2604, 2620, 2694, 2782, 2816, 3054, 3089, 3096.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PÉRIAUX (Nicéas-Gaspar-Marie-Louis). — 3058.

D'une famille d'imprimeurs, Nicéas Périaux, né à Rouen le 15 septembre 1801, a succédé à son père Pierre, « imprimeur du roi » (1761-1836). Il a été l'éditeur de plusieurs écrivains rouennais, dont Théodore Lebreton; de la *Revue de Rouen* (1833-1852). Lui-même a écrit une *Histoire sommaire et chronologique de la Ville de Rouen* (1874). Il est mort le 21 septembre 1877 à Querqueville (Manche) dont il était maire.

PERNET (Louis-Marie). — 2568, 2580^D, 2606, 2720^D, 2721, 2739^D, 2744, 2752.

Cf. notice, t. V, p. 888.

PERROTIN (Charles-Aristide). — 2576, 2683, 2690, 2797, 2864^D, 2871, 3002.

Cf. notice, t. IV, p. 918.

PICHOT (Amédée). — 3053.

Cf. notice, t. II, p. 931.

PITON (N...). — 2847.

Jeune typographe que, sur la recommandation de Lise Perdi-

guier, George Sand emploie pendant quelque temps en 1844, comme lecteur-secrétaire. Il ne semble pas qu'il ait rendu dans ces fonctions les services espérés.

PLANET (Gabriel Rigodin-Planet, dit). — 2787, 2866, 2905, 2970, 3156.

Cf. notice, t. I, p. 1013.

POMPERY (Édouard de). — 2572, 3082.

Cf. notice, t. IV, p. 919.

PONCY (Louis-Charles). — 2560, 2578, 2589, 2597, 2641, 2654, 2698, 2757, 2771, 2778, 2817, 2862, 2873, 2875, 2950, 2974, 2976, 3052.

Cf. notice, t. V, p. 890.

PONSARD (Francis, dit *François*). — 2633.

François Ponsard est né à Vienne (Isère) le 1^{er} juin 1814. Tout en faisant son droit, il rima, comme beaucoup d'autres, sa tragédie en vers et en 5 actes. Mais la sienne, au lieu de finir dans un tiroir, devait connaître un éclatant succès, et faire événement littéraire : c'était *Lucrèce*, créée à l'Odéon le 22 avril 1843, aux applaudissements du public qui avait sifflé *les Burgraves*. Plusieurs autres pièces assurèrent sa réputation (*Agnès de Méranie*, *l'Honneur et l'argent*, *Charlotte Corday*, etc.). L'Académie française lui ouvrit ses portes en 1855.

Cet écrivain estimable, qui a connu des triomphes hors de proportion avec son talent, était inférieur au rôle de chef d'école qu'on a voulu lui imposer par opposition aux romantiques. Ponsard a amené sur la scène, sans concession au lyrisme, la morale bourgeoise, les vertus bourgeoises, mais aussi la platitude bourgeoise.

Il est mort à Passy le 13 juillet 1867.

PONTY (Louis-Marie). — 2944.

Ce poète-ouvrier, né à Paris le 26 janvier 1803, a exercé de nombreux métiers pénibles : chiffonnier, forgeron, vidangeur, employé aux ateliers du chemin de fer. Sa poésie s'en ressent, elle est énergique et âpre. Olinde Rodrigues a recueilli plusieurs de ses vers dans *Poésies sociales des ouvriers* (1841). Il est mort à Paris-Batignolles le 24 décembre 1879.

POTTER (Louis de). — 2712, 2809, 2829, 2859, 2965, 2984, 3140.
Cf. notice, t. V, p. 890.

POURADIER-DUTEIL (Alexis). — 2759, 2866, 2970, 3003.
Cf. notice t. I, p. 1014, et t. II, p. 932 (rectification).

QUINET (Edgar). — 3136.

Né à Bourg-en-Bresse le 17 février 1803, Edgar Quinet, professeur au Collège de France, philosophe, écrivain, historien, homme politique, est une haute figure de l'opposition républicaine des années 1840-1870.

Élu en 1848 représentant à la Constituante, puis à la Législative, il siégea à l'extrême gauche. Expulsé de France en janvier 1852, il vécut en exil jusqu'à la guerre de 1870.

Ses relations avec George Sand ont été espacées, mais empreintes de sympathie. Les quelques lettres échangées ne se sont même pas toutes retrouvées, ce qui est regrettable. Il est mort à Versailles le 27 mars 1875.

Rédacteur de *l'Éclaireur*. — 3004, 3007.

Rédacteur en Chef de *la Réforme*. — 3039.

Rédacteurs de *l'Atelier*. — 3068, 3087.

RENAULT (Em.). — 2958 *bis*.

Architecte qui, avec Charles Bouvier, avait lancé en 1844 une souscription pour élever une statue à Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Nous n'avons pas retrouvé l'appel autographié qu'ils auraient adressé à de nombreux écrivains et hommes politiques, selon Gabriel Monod.

Revue indépendante. — 2870, 3114, 3121.

RICCIARDI (*Giuseppe-Napoleone*). — 3107.

Fils d'un ministre de Murat, Ricciardi, né à Naples, le 18 juillet 1808, fut élevé dans la haine du despotisme. Patriote et républicain, il devait partager sa vie entre la prison, l'exil et l'agitation révolutionnaire.

En France, où il vécut à plusieurs reprises, il collabora à la *Revue indépendante* et publia plusieurs ouvrages de poésie, d'histoire, de politique, dont une *Histoire de la révolution*

d'Italie, qui parut en italien et en français en 1850, des drames historiques, des Mémoires (*Memorie autografe d'un ribelle*, 1857).

Il avait été condamné à mort dans son pays en 1853, et privé de sa fortune mise sous séquestre. Il rentra dans sa patrie après la révolution de Naples en 1860, et fut élu député au parlement italien.

Il est mort le 1^{er} juin 1882.

RICHARD DE LAHAUTIÈRE (Auguste). — Voir : LAHAUTIÈRE.

ROBERT (DU VAR). — 3132.

Joseph-Pierre-Bazile Robert, dit Robert du Var, est né à Cuers (Var) le 14 juin 1810. Disciple de Pierre Leroux et de l'abbé Chatel, franc-maçon, il fut journaliste (au journal *la Démocratie* notamment) et professeur de philosophie à l'Institut historique.

Mort jeune (à Paris le 6 mai 1852), il a laissé *Éléments de philosophie sociale, rédigés d'après les écrits de M. Pierre Leroux* (1843), une *Histoire de la classe ouvrière, depuis l'esclave jusqu'au prolétaire de nos jours* (1845), et un ouvrage posthume, *Les Mystères dévoilés*, qui ne paraît pas avoir vu le jour.

George Sand avait pensé à lui pour rédiger le journal *l'Éclairneur*.

ROCHET (Jean-Georges). — 2705.

Cf. notice, t. III, p. 896.

ROLAND (Pauline-Marie-Désirée). — 2819.

Fille d'un directeur des postes, Pauline Roland, née à Falaise (Calvados) le 17 prairial an XIII (6 juin 1805), saint-simonienne, socialiste, syndicaliste, s'est donnée avec une ardeur d'apôtre à la cause de l'association des travailleurs. Elle a créé l'association fraternelle des instituteurs et professeurs socialistes, et, avec Jeanne Deroin, s'employa à fédérer les associations ouvrières.

En 1847, nous la trouvons à Boussac avec la colonie de Pierre Leroux, collaborant à la *Revue sociale* et à *l'Éclairneur*. Persécutée, plusieurs fois arrêtée et jetée en prison, en 1850, puis après le coup d'État, elle fut déportée à Sétif (Algérie) et mourut à Lyon le 15 décembre 1852 (et non le 16) sur le chemin du retour, épuisée. (C'est le Dr Ferdinand François qui déclare le décès.)

Elle vécut en union libre avec Jean-François Aicard, qui l'abandonna avec trois enfants (précisons que l'aîné, né en 1834, était d'Adolphe Guérout).

On lui doit quelques ouvrages de pédagogie ou de propagande.

Voir : Edith Thomas, *Pauline Roland* (Marcel Rivière, éditeur), qui est l'étude la plus complète que nous ayons sur cette curieuse figure.

ROZIÈRES (Marie-Élizabeth-Épicharis de). — 2565, 2583, 2707, 2723, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2901, 2929, 2932, 2948, 2955, 2964, 2979, 3027, 3161, 3176.

Cf. notice, t. V, p. 893.

RUGE (Arnold). — 2860 *bis*^D.

Écrivain allemand, né à Bergen, île de Rugen, le 13 septembre 1803. Étant étudiant, il paya de plusieurs années de forteresse son affiliation à une conspiration.

Professeur à l'université de Halle, il fonde dans cette ville un journal d'opposition et doit bientôt quitter la Prusse. Successivement on le trouve à Dresde, à Paris, en Suisse, à Leipzig où il s'établit libraire, à Berlin après la révolution de 1848, où il fonde un journal, à Francfort, député à l'Assemblée nationale, à Leipzig de nouveau, toujours présent lors des mouvements insurrectionnels qui font tressaillir l'Allemagne de ces années agitées. Enfin il s'exile en Angleterre en 1850; il y mourra le 31 décembre 1880.

Il laissait une œuvre écrite importante : poésies, drames, nouvelles, mémoires, traductions, écrits politiques, etc. Il est l'auteur d'une *Introduction aux œuvres de G. Sand*, parue en tête d'une traduction du *Meunier d'Angibault* (Leipzig, O. Wigand, 1846).

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 2986, 3070, 3097, 3098, 3100, 3180.

Cf. notice, t. II, p. 935.

SANDRÉ (Michel-Marie-Gustave). — 2600, 2675, 2795, 2825, 2845, 2915.

Gustave Sandré, né à Paris le 19 octobre 1810, ancien commis du libraire Gosselin, lui-même breveté libraire le 24 octobre 1845 (brevet n° 7720), a démissionné le 21 octobre 1863. Sa maison d'édition ne paraît pas avoir publié beaucoup

d'ouvrages. Il a lui-même écrit sous le pseudonyme Adolphe Ricard. Il avait épousé le 3 septembre 1840 Marie-Clémence-Olivia Chenard.

SCHEFFER (Arnold). — 3046.

Frère des peintres Ary et Henry Scheffer, né en Hollande en 1796, Arnold Scheffer, historien et journaliste, a collaboré au *Globe* et au *National*. Il a publié quelques ouvrages historiques : *Précis de l'histoire générale de la Compagnie de Jésus* (1824), *Histoire des États-Unis* (1825).

SCHLÉSINGER (Moritz-Adolf, dit *Maurice*). — 2556.

Fils d'un éditeur de musique de Berlin, où il naquit le 3 octobre 1797 (date prise dans son acte de mariage, d'autres ont été avancées), Maurice Schlésinger vint en France, où il fut d'abord commis du libraire Bossange, puis fonda en 1834 sa maison d'édition musicale, et en même temps la *Gazette musicale* qui par fusion devint la *Revue et Gazette musicale*, publication qui eut un grand succès.

Il a édité Chopin, Meyerbeer, Berlioz, Halévy etc. et les œuvres complètes des grands disparus : Mozart, Beethoven etc. En 1846, il vend sa maison à Brandus et Dufour et se retire à Baden-Baden où il mourra en 1871 (février ou mai?).

Il a son nom dans l'histoire littéraire, étant le mari de Caroline-Élise-Augustine Foucault, la bien-aimée de Gustave Flaubert, épousée le 5 septembre 1840.

SCHNITZLER (Jean-Henri). — 2827.

Historien et statisticien, né à Strasbourg le 12 prairial an x (1^{er} juin 1802). Après un séjour en Russie comme précepteur, il dirigea à Paris l'*Encyclopédie des gens du monde*, en même temps qu'il enseignait l'allemand aux princes royaux. Professeur au lycée de Strasbourg en 1856, il a publié de nombreux ouvrages de géographie, d'histoire et de statistique, en particulier sur les pays slaves, vu ses compétences particulières et sa connaissance de la langue russe. Il fut membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. Le marquis de Custine s'est beaucoup servi de son livre *La Russie, la Pologne et la Finlande* publié en 1835. Schnitzler avait été le témoin de la conspiration militaire de 1825 et de la terrible répression qui avait suivi. Il a relaté ces événements dans *Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas, et particulièrement pendant la crise de 1825*.

Il est mort à Strasbourg le 19 novembre 1871.

SIMONNET (*Théophile*-Guillaume). — 3008, 3010.

Enfant naturel, né à Chatelus (Creuse) le 8 juin 1813, Théophile Simonnet est entré dans la famille de George Sand en épousant le 27 février 1843 Léontine Chatiron.

Il a été avoué à La Châtre et juge suppléant au tribunal de 1^{re} instance, membre du Conseil municipal et du Conseil d'arrondissement.

De son mariage sont nés René, Edme et Albert Simonnet, que nous trouverons plus tard dans la correspondance de George Sand.

Il est mort à La Châtre le 4 mai 1852.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. — 2869.

SUE (Marie-Joseph, dit *Eugène*). — 2623, 2624, 2784.

Le fécond romancier Eugène Sue, fils d'un médecin du roi, fort riche, né à Paris le 5 pluviôse an XII (26 janvier 1804), commença par être chirurgien de la Marine, puis écornâ son héritage en menant la vie agitée mais vide du parfait dandy. Puis, un peu par hasard, il se révéla à lui-même des dons d'écrivain, débutant par des *Scènes maritimes*, que suivirent des romans noirs d'inspiration pessimiste. Enfin vinrent les œuvres qui devaient en faire le feuilletoniste le plus célèbre de France et même de l'étranger, *les Mystères de Paris*, *le Juif errant*, etc., très réalistes pamphlets contre l'état de la société, par où Eugène Sue a une place toute particulière dans la littérature du XIX^e siècle. Le dandy avait fait place à un écrivain qui se sentait une mission à remplir.

Élu en 1850 membre de l'Assemblée législative, il s'exila après le coup d'État, et vécut désormais en Savoie; il mourut à Annecy le 3 août 1857.

Cf. Nora Atkinson, *Eugène Sue et le roman feuilleton* (1929) et Jean-Louis Bory, *Eugène Sue, le roi du roman populaire* (1962).

THORÉ (Étienne-Joseph-*Théophile*). — 2595, 2881, 3144.

Cf. notice, t. IV, p. 922.

TOUCHET (Henri). — 2780^D.

Relieur à La Châtre, et bon républicain, Henri Touchet va s'installer à Paris, 49 *bis*, rue Madame, en 1848. Nous n'avons

pas pour le moment de renseignements d'état civil sur ce correspondant occasionnel de George Sand.

TOURANGIN (Alberte-Éliza). — 2555, 2605, 2607, 2676, 2682, 2714, 2758, 2912, 3149.

Cf. notice, t. III, p. 899.

VALLET DE VILLENEUVE (François-René). — 3129.

Cf. notice, t. I, p. 1019.

VATTEMARE (Alexandre). — 3150.

Né à Paris le 8 novembre 1796, interne en médecine, puis ventriloque qui eut son heure de célébrité, Alexandre Vattémare, au moment où George Sand lui écrit, est le manager des Indiens Ioways.

Il est mort à Paris le 7 avril 1864.

(Cf. *l'Amateur d'Autographes*, 16 octobre 1865.)

VÉRON (D^r Louis-Désiré). — 2880^D, 2917, 2919, 2938, 2938 bis^D, 2941, 2943, 2946, 2960, 2967, 2971, 2995, 2998, 3001, 3020 bis^D, 3023.

Né à Paris le 5 avril 1798, Louis Véron fit ses études de médecine, et bien que reçu docteur en 1823 cessa vite de pratiquer pour faire du journalisme. Une spéculation heureuse sur une des premières spécialités pharmaceutiques, la pâte pectorale Regnault, qu'il lança avec un certain sens de la publicité, assura sa fortune. Il fonda la *Revue de Paris* en 1829, la céda pour prendre la direction de l'Opéra, qui connut sous son règne une prospérité sans précédent et n'appauvrit pas son directeur, lequel passa la main en 1835.

Un journal qui se mourait, le *Constitutionnel*, reprend vie entre ses mains; il paie 100 000 francs le *Juif errant* d'Eugène Sue, mais décuple le nombre d'abonnés.

Sous le second Empire il vendit le *Constitutionnel* au banquier Mirès pour la somme fabuleuse de 1 900 000 francs.

Entre temps il avait été élu député de l'arrondissement de Sceaux en 1852, puis en 1857.

On lit encore ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (1854); il publia aussi un roman, quelques écrits politiques sans grand retentissement.

Il mourut à Paris le 27 septembre 1867.

VEYRET (*Charles-Gabriel*). — 2831, 2898, 2978, 3123.

Ingénieur, né à Grenoble (Isère) le 14 août 1807, Veyret paraît avoir fait une grosse fortune dans l'industrie. Il est ami de Chopin, qui dédie en 1846 sa *Polonaise-fantaisie* en la bémol majeur (op. 61) « à Mme A. Veyret » (qui était née *Anne-Dorothee-Joséphine Kreisler*).

Veyret fut aussi consul de l'Équateur à Paris.

Il est mort à Paris le 19 septembre 1850.

VIARDOT (*Berthe et N...*). — 2668, 2674, 2679.

Acariâtres et mesquinement bourgeoises, ces deux sœurs de Louis Viardot, plaisamment caricaturées par Pauline (cf. *Correspondance Sand-Viardot*, p. 209), n'avaient pas la sympathie de G. S.

Elles vivent encore au moment de la mort de leur frère en 1883, Berthe toujours vieille fille, l'autre figurant au faire-part comme épouse Guillon.

VIARDOT (*Louis-Claude*). — 2706, 2710.

Cf. notice, t. IV, p. 904.

VIARDOT (*Pauline Garcia, Mme Louis*). — 2644, 2667, 2673, 2678, 2702, 2709, 2713, 2894, 2942, 2954, 2956, 2959, 2961, 2962, 2963, 2980^D, 3077, 3172.

Cf. notice, t. IV, p. 904.

VILLEMEN (*Louis-Valentin-Eugène-Pierre*). — 2588.

Né à Orléans le 27 août 1815, Eugène Villemén de Montagnon est reçu docteur en médecine en 1839. Sans doute ses malades lui laissent-ils des loisirs, car il a beaucoup écrit : des poésies qui dénotent un vif intérêt pour la botanique (*Le Liseron des champs, L'Herbier poétique*, où l'on trouve une pièce dédiée « à l'auteur d'*André* »), drames, saynètes, etc. Au concours Véron de la Société des Gens de Lettres, en 1856, il obtient un 2^e prix de poésie pour *les Chercheurs d'or*.

D'après Jean Bonnerot (*Correspondance de Sainte-Beuve*, t. X, p. 269), il serait aussi l'auteur de deux Physiologies : la *Physiologie des amoureux* (1841), la *Physiologie de la femme* (1842), sous le pseudonyme Étienne de Neufville.

Il est mort le 27 août 1869 à Orléans.

VINÇARD aîné (*Louis-Edme-Jean-Baptiste, dit*). — 3080, 3086.

Cf. notice, t. IV, p. 926.

WEILL (Abraham, dit *Alexandre*). — 2853, 2856.

Original entre les originaux, voici Alexandre Weill, juif d'Alsace, né à Schirrhoffen (Bas-Rhin) le 10 mai 1811, écrivain, et surtout pamphlétaire, disputeur-né, mauvais coucheur, perpétuellement animé de colères outrancières contre tel ou tel. On trouve sa signature dans *la Démocratie pacifique*, *la Presse*, *la Revue indépendante*, *la Gazette de France*, *le Messager de Paris*, etc.

Ses ouvrages sont très nombreux, tous les genres lui étaient bons, même le genre ennuyeux, car certains sont illisibles. Citons *La Guerre des paysans* (1862), *Le Génie de la monarchie* (1850), *Ma jeunesse*, que Barrès avait aimé, *Mes batailles* (1867) etc.

Il a dû déverser ses rancunes, ses rancœurs et ses haines, sans ménagement, dans ses Mémoires : seule l'*Introduction* a été publiée; elle est déjà, pour employer l'expression de son biographe, « proche du diffamatoire ». Nous avons vu une collection de ses pamphlets, au format journal, sous le titre desquels on lit : « Chez tous les libraires, Michel Lévy toujours excepté ». Voir le petit livre de Robert Dreyfus : *Alexandre Weill ou le prophète du faubourg Saint-Honoré*, avec une bibliographie abondante et cependant incomplète.

Il est mort le 19 avril 1899 à Paris.

WITWICKI (Stephan). — 3113.

Né à Krzemienietz (Pologne) vers 1800, Witwicki, poète, dramaturge polonais, a eu une vie brève, tranchée très tôt par la phtisie. Déjà connu dans son pays comme romancier et poète, il était venu comme tant d'autres en France, après la révolution manquée de 1831. Catholique fervent, il combattit vigoureusement l'influence de Towianski, sous laquelle tomba Mickiewicz. Il a laissé des poèmes, des romans : *Edmond* (1829), *Poésies idylliques* (1830), *Les Soirées d'un pèlerin* (Paris 1837-1842). D'autres œuvres posthumes ont été imprimées à Leipzig. Il est mort à Rome en 1847.